

Grand
entretien

William Finnegan

“Il faut lire l’océan avant de s’y livrer”

Il a eu sous ses pieds de surfeur les vagues du monde entier. L'écrivain et journaliste William Finnegan conjugue sa passion de l'océan à celle des mots dans une même quête de la beauté.

De notre envoyée spéciale à New York

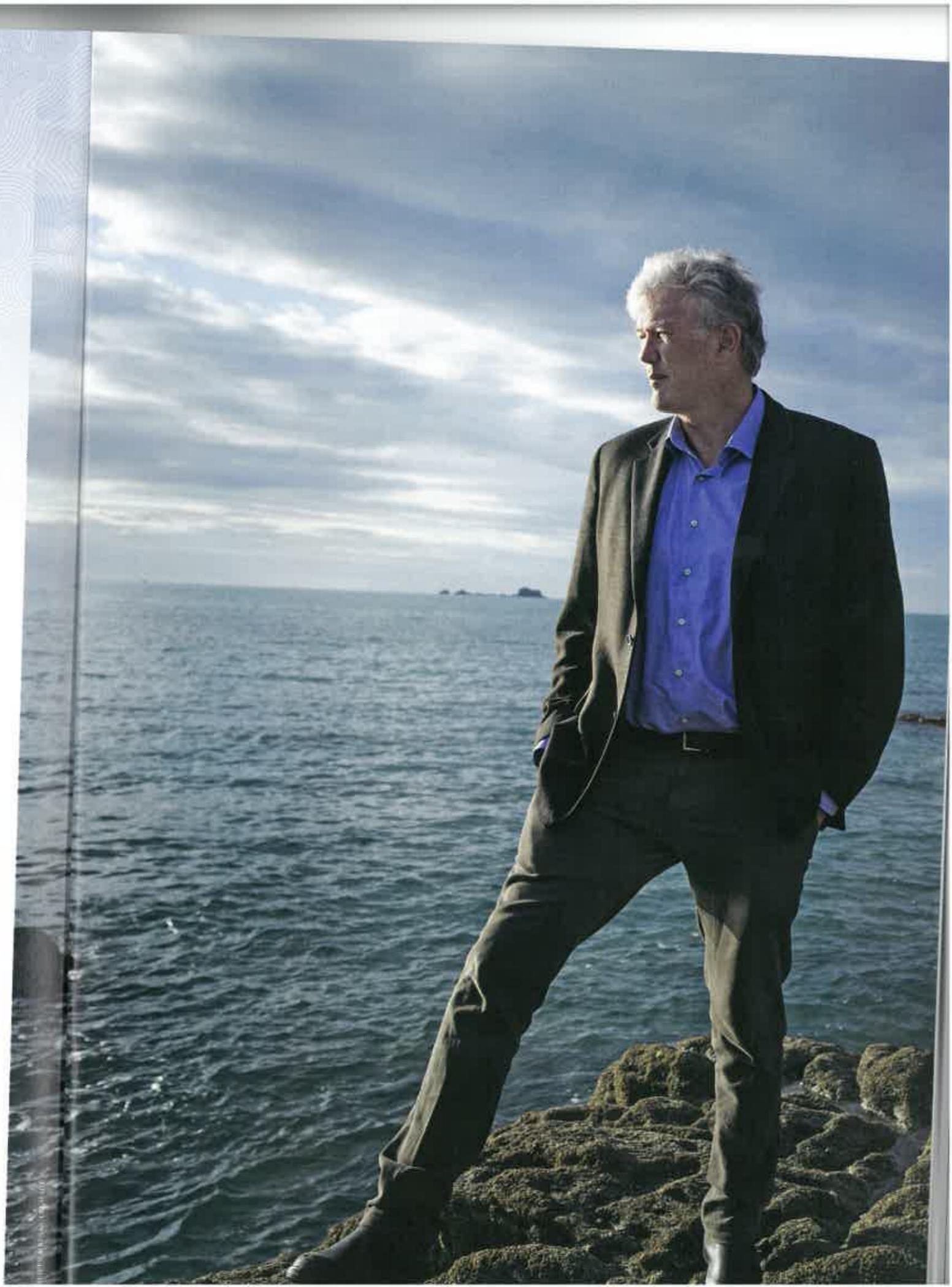
Un petit coup de fil amical, la veille de notre rendez-vous à New York : pour nous demander de reporter de quelques heures l'interview, afin de pouvoir profiter dès l'aube des vagues exceptionnelles qui arrivent sur Long Island, en queue de comète des cyclones tropicaux. À 65 ans, carrière imposante et énergie intacte, William Finnegan ne rate aucune occasion de se livrer à son addiction. C'est sa manière de vivre, inquiète et intense, l'œil rivé – de près ou de loin – sur l'horizon des vagues, tout en écrivant ses reportages pour le *New Yorker* et en s'occupant de sa fille de 15 ans. Dans son bureau, perché en haut d'une tour donnant sur Central Park, les planches de surf de toutes tailles sont érigées en sentinelles silencieuses, les photos de vagues sous toutes les latitudes accrochées aux murs comme des visages aimés. Rencontre avec un doux dingue, un chercheur d'absolu à sa manière.

Les surfeurs ne sont-ils pas d'abord de scrupuleux observateurs de l'océan ?

William Finnegan J'ai coutume de dire que nous sommes des océanographes, dans notre genre. Chaque surfeur a une connaissance intime de son lieu habituel et favori : son spot. Il essaie de comprendre comment il fonctionne, pourquoi les vagues se comportent comme elles le font, dans un mouvement dont l'origine est d'une grande complexité. Quand on arrive sur un spot inconnu, on regarde d'abord les habitués à l'œuvre, afin de surfer sur leur trace et d'imiter leurs gestes. Tout est question d'anticipation : il faut lire l'océan avant de s'y livrer, déchiffrer la vague avant de la chevaucher, prévoir où et comment elle se cassera. Les surfeurs sont ●●●

William Finnegan

Grand reporter au *New Yorker* depuis 30 ans, spécialiste des conflits et de la politique internationale américaine, William Finnegan est né à Manhattan en 1952, de parents d'origine irlandaise. Il a ensuite grandi dans deux des paradis du surf, la Californie puis Hawaï, où son père travaillait pour la télévision. Dans les rouleaux des îles du Pacifique, l'adolescent s'adonne à une passion qui ne le quittera plus et devient sa nécessaire respiration quotidienne. Elle le pousse, jeune adulte, à faire un tour du monde à la recherche des sensations les plus pures : des Fidji à l'Australie en passant par l'Indonésie. De cette quête, William Finnegan a fait la matière d'un original et fascinant livre de mémoires, *Jours barbares*, auréolé en 2016 du prestigieux prix Pulitzer (traduit en France aux Éditions du sous-sol).



●●● d'incorrigibles raseurs, capables de discuter sans fin de tous les paramètres : de la houle, du vent, du sable. S'abîmer en conjectures et en spéculations fait partie de la pratique du surf. L'expérience d'un spot se construit sur des années, en toute saison, par tous les temps, à toute heure, de l'aube au crépuscule, au fil de toutes les marées, au souffle du vent offshore – sa direction et sa force sont toujours essentielles.

Vous avez eu sous les pieds les océans du monde entier.

Comment les comparez-vous ?

Tout le monde pense, bien sûr, que le Pacifique est ma cour de récréation favorite, mais pas forcément. La majesté des vagues de l'océan Indien m'émerveille aussi. Leur force tranquille est reconnaissable entre mille. Mais en tant que garçon ayant grandi en Californie, marqué par le chauvinisme de la côte Ouest, paradis cliché des surfeurs, royaume des grosses vagues et de l'hédonisme, trop caricaturé, le Pacifique a longtemps été mon champion et tient évidemment toujours une place de choix dans mon cœur. Je retourne chaque hiver à Hawaii – où vit ma sœur – puisque c'est là-bas que l'on trouve les vagues les plus énormes et les plus longues à surfer. Car les tempêtes hivernales sont de généreuses pourvoyeuses de vagues sur la côte nord de Hawaii et leur donnent une formidable expansion. Mais il est difficile de généraliser les choses, pour un océan qui est un monde. Vous avez d'autres portions

du Pacifique où les vagues, plus courtes, ne s'échouent pas sur le sable mais sur un relief corallien, dans une eau froide. En été, sur la côte mexicaine, on attend les houles de l'hémisphère Sud : car plus les vagues voyagent, mieux elles s'organisent en ces suites régulières et amples que les surfeurs affectionnent. Et puis il est des moments où l'océan est d'huile sur la côte californienne ; à Malibu – j'en reviens –, il était plat comme un trottoir. Alors qu'ici, à Long Island, l'Atlantique peut nous offrir en septembre des vagues de 3 mètres, gigantesques, avec un vent parfait, qui permet de surfer de manière intense et délicieuse. Mais il est vrai que l'épisode est exceptionnel.

C'est le sillage des derniers ouragans tropicaux ?

Oui, il faut lucidement reconnaître qu'irma a d'abord causé le malheur des populations des Caraïbes, tout en faisant notre bonheur ensuite. Le cyclone a apporté de la destruction là-bas et du plaisir ici, ce qui peut faire hurler face à tant d'injustice. Comme je suis aussi journaliste au *New Yorker*, je prépare actuellement une émission pour notre programme radio sur les dégâts humains et matériels à Porto Rico. Je ne pense pas que l'océan soit simplement une machine à produire des vagues : j'ai de l'intérêt pour les gens ! Au cours de mes

missions pour le magazine, j'ai traversé bon nombre de crises humanitaires. Sur la thématique de l'eau, j'ai été marqué par un grand reportage en Bolivie en 2002, sur la féroce bataille contre la privatisation de l'approvisionnement, qui représente d'énormes enjeux pour les multinationales. Je ne me situe donc pas seulement en épicurien, mais en témoin engagé. Force est de constater, malgré tout, que face à des ouragans aussi terribles qu'Irma ou Maria, on peut se sentir assez coupable d'en récolter le fruit en fin de course, pour son seul ego.

La précision avec laquelle vous décrivez dans votre livre les spots du monde entier est incroyable. Vous prenez des notes ?

J'ai toujours tenu un journal, mais il y est moins question de surf que d'écriture et d'amour. Non, l'expérience s'inscrit dans votre corps et dans votre mémoire. L'attente de la vague vous habite : et donc l'attention à son arrivée, à son gonflement, à sa forme, à sa crête, à sa force qui va vous entraîner. Mais il est vrai qu'à l'adolescence, depuis Hawaii où nous avions déménagé, j'ai écrit un nombre époustouflant de lettres à un ami resté en Californie.

Une grande vague,
c'est comme un grand
livre, elle contient
tous les ingrédients
qui vous émeuvent
et vous enivrent

Lesquelles, en me revenant comme un cadeau, ont été le point de départ de mon livre. Le surf vous convoque corps et âme. Il vous offre une gamme de ressentis et d'émotions infinies. De la mélancolie à l'euphorie, de la peur au sang-froid, c'est une formidable école de la vie. Il m'est arrivé de pleurer de bonheur en sortant d'une vague exceptionnelle. Comment oublier ces

moments-là ? Une grande vague, c'est comme un grand livre, elle contient tous les ingrédients qui vous émeuvent et vous enivrent. Je ne suis toujours pas sûr de pouvoir la définir scientifiquement avec précision : cette colonne d'énergie qui se déplace avec tant de puissance sous la surface de l'eau, jusqu'au moment critique où la force de la houle fait se casser la vague que le surfeur va prendre. Mais ce que je connais intimement, c'est ce point de violence où nous essayons de nous placer pour y danser. Les deux grandes vagues que j'ai surfées ce matin (parmi des dizaines d'autres) avaient la même qualité dans leur explosion de couleurs, du cuivre virant au brun sombre, puis au presque noir. Ensuite, avec la vitesse et un angle changeant, j'ai eu droit à un vert jade quasi tropical, tellement soudain, intense et magnifique. L'important pour moi, c'est cette expérience particulière de la beauté. À chaque fois unique et éphémère. Mon objectif est là. Bien entendu, toutes les vagues n'engendrent pas l'extase. Toutes ne mènent pas à cette épiphanie.

Qui vous a transmis le virus, enfant ? Les surfeurs californiens ?

Alors que je vivais avec ma famille plus à l'intérieur des terres, nous allions dîner le dimanche soir dans un petit restaurant sur la jetée de Ventura, au nord de



William Finnegan
photographié
par son père en Californie
en 1967 à 14 ans.

WILLIAM FINNEGAN

Los Angeles. Et je me souviens exactement de ces scènes par la fenêtre, le ballet des surfeurs qui dansaient au sommet des vagues dans la lumière dorée du soleil couchant, en changeant la position de leurs pieds sur leur longue planche, à l'époque – les planches courtes ont fait partie plus tard de la révolution de 1968. Il y a donc eu cette vision d'un terrain de jeu possible, d'une liberté, d'un paradis à portée de main, d'une échappatoire par rapport à mes parents, à la lourdeur et à l'ennui que l'on ressent à l'adolescence.

Mais après la révélation et les premiers pas sur une planche, comment l'océan vous a-t-il happé ?

Le déménagement familial à Hawaii a tout changé. Nous habitons à Honolulu, près de la plage et d'un spot appelé The Cliffs. J'avais 13 ans, je me débrouillais déjà bien sur ma planche. Je me suis mis à surfer avec avidité,

chaque jour, devenant plus rapide et plus fort. Comme j'étais un *haole*, un petit Blanc, je me suis retrouvé très isolé dans mon collège public au milieu des autochtones. Je prenais des coups, car les *haole* étaient tout sauf populaires. Le surf m'a permis de m'affirmer, de gagner confiance en moi, de prendre ma revanche sur la violence au quotidien. Aux Cliffs, j'étais aussi le seul *haole* sur l'eau. Mais là, pas de tension raciale : je suis devenu simplement un garçon qui faisait du surf avec les autres, les locaux m'ont adopté et sont devenus mes amis. L'océan a donc été ma vengeance face à la dureté de l'école, mon soulagement, mon grand refuge.

Diriez-vous qu'il est devenu votre Dieu ?

Il est devenu une alternative à la religion. Nous étions une famille catholique d'origine irlandaise. Mais après ma confirmation, c'est-à-dire à l'âge adulte aux yeux de l'institution, mes parents m'ont déclaré que j'étais libre de continuer à aller à la messe avec eux ou pas : j'en ai été profondément choqué ! Il faut dire qu'à l'époque, une éducation catholique traditionnelle était très prescriptive, intense et impressionnante pour un enfant. J'étais croyant, et je croyais que mes parents l'étaient. Mais ils ne faisaient que suivre l'habitude sociale. Je n'ai plus mis les pieds à l'église, et l'océan a comblé le vide. Il est devenu mon royaume, avec pour sublime qualité l'infini. Cependant, je ne tiens pas à

faire de l'animisme de bazar : l'océan n'est pas un Dieu qui prend soin de vous. Vous pouvez l'admirer, le respecter, le comprendre, le craindre quand il le faut. Mais l'océan vous tuera sans aucune malice. Quel que soit l'amour que vous lui portez, il ne vous en donnera pas en retour. C'est une relation à sens unique, qui doit vous faire garder toute votre vigilance. L'océan est une force absolue. Mais froide. C'est la nature, puissante et violente jusque dans sa beauté.

En un demi-siècle passé à la poursuite des vagues, avez-vous vu les paysages changer ?

Énormément. Sur une petite île des Fidji où j'ai connu l'une de mes vagues préférées au monde – nommée Tavarua –, et où nous faisions du camping sauvage, ravitaillés en eau douce par des pêcheurs du coin, le paysage sauvage a aujourd'hui été totalement ●●●

●●● transformé. Un complexe hôtelier, installé par deux Américains, attire désormais les foules, causant des dommages irréversibles au récif de corail. Par ailleurs, les subsides de la Communauté européenne ont quant à eux endommagé l'écologie des îles de l'Atlantique comme Madère. Ce sont des atteintes tout aussi graves que celles des lointaines îles du Pacifique. La manne tombait dans les années 1990, destinée à la modernisation, qui a été réalisée à grands traits, non sans brutalité. La sublime vague du village de Jardim do Mar – ce panorama de conte de fées que vous voyez là, devant mon bureau – a été effacée du paysage par la construction d'une inutile promenade bétonnée sur le front de mer. On peut reprocher aux surfeurs de vouloir garder pour eux leurs endroits secrets et sauvages. Mais cette exigence égoïste va aussi de pair avec le maintien d'un équilibre écologique essentiel.

Avez-vous beaucoup appris des peuples de l'eau ?

Dans la longue exploration que j'ai faite à 20 ans des vagues du monde entier, il m'a fallu compter sur le savoir et l'expérience des populations locales, des pêcheurs et des familles riveraines de l'océan. Même s'ils ne parlent pas un mot d'anglais, même s'ils sont analphabètes, les pêcheurs enseignent aux aventuriers de passage leur connaissance pointue des vagues. Simplement, il ne s'agit pas de la même relation à l'océan, ni des mêmes objectifs : le leur est rationnel, social et productif ; celui du surfeur est irrationnel, antisocial et stérile. Vous débarquez avec votre petite habileté, vous ne jetez pas de filet, vous ne rapportez rien, et vous fûtez directement à l'endroit le plus dangereux, au bout du récif, pour chevaucher les plus grosses vagues. Les habitants peuvent se sentir offensés, à juste titre. Le lieu a connu ses tragédies locales, ses noyades, ses victimes perdues en mer. Ce que l'on apprend donc avant tout, c'est l'approche délicate des familles qui vous accueillent, le respect de leurs croyances et de leurs peurs, qui diffèrent des vôtres. C'est un apprentissage de la tolérance.

Vous avez été très marqué par la culture hawaïenne...

Oui, à l'adolescence, mes amis hawaïens m'ont laissé entrevoir un héritage plein de mystère, qui m'a fasciné. Il y a une description saisissante de la culture traditionnelle hawaïenne sous la plume du chef de la toute première mission protestante à Honolulu, dans les années 1820. Dès son arrivée, Hiram Bingham s'est retrouvé face à des nuées de surfeurs indigènes sur le rivage. En bon calviniste, il déplore alors « *la dissolution, l'avilissement et la barbarie manifestes* » de ces sauvages bavards à la peau nue. La mission décida

d'éradiquer le surf, ce pilier d'une culture suffisamment riche de sa pêche et de son agriculture pour engranger un surplus. Le peuple hawaïen bénéficiait jusque-là de temps pour le loisir. Et tout le monde partageait la pratique du surf : les femmes comme les hommes, les enfants comme les vieux, les membres de la royauté comme les plus pauvres... Le surf s'accompagnait d'une profonde spiritualité, d'offrandes et de prières. Les planches étaient taillées dans le bois d'arbres sacrés, et les grands prêtres bénissaient la houle. Mais c'en fut donc terminé de ces mœurs sauvages et de la paresse. Les Hawaïens allaient devenir des chrétiens qui travailleraient dans les grandes plantations : place à l'économie de l'argent, aux valeurs du business. Le surf a ainsi failli disparaître, en même temps que la population décimée par les maladies infectieuses. Au tournant du XX^e siècle, il ne restait plus qu'une poignée d'hommes debout sur des planches. Au final, c'est un nageur olympique et surfeur acharné, Duke Kahanamoku, qui a assuré la survie de la pratique ancestrale en entamant une tournée mondiale, de la Californie à l'Australie, laquelle a permis l'émergence du surf moderne.

Vous revendiquez une dualité des valeurs en vous : êtes-vous resté un être... barbare ?

Cet adjectif est moins violent en anglais (*barbarian*) qu'en français, plus proche du mot sauvage. Il fait surtout référence pour moi aux Barbares des anciens empires, de la Grèce antique ou de Rome. Le Barbare était celui de la périphérie, le différent, l'homme qui parlait une langue incompréhensible et vénérait d'autres dieux. Il est vrai que ma vie a toujours été tiraillée entre l'activité secrète, hédoniste, irresponsable et antisociale que représente la pratique assidue du surf

et mon ambition d'être un bon père de famille et un honnête citoyen – ce que ma profession de journaliste politique et d'auteur me permet d'assumer. Loin de moi l'idée de faire l'apologie d'un état de nature angélique et d'une société primitive mythifiée en paradis perdu. La société traditionnelle hawaïenne incluait aussi une grande violence, l'empreinte du cannibalisme et une hiérarchie d'airain. Mais la pratique sereine et festive du surf traduisait une sorte d'exquise sophistication dans le jeu. Voilà ce qui m'enthousiasme. Il n'est pas trop prétentieux de dire que la modeste activité intellectuelle consistant à lire l'océan et à comprendre ses humeurs, couplée à l'exploit physique de le chevaucher ensuite de manière créative, jouissive et élégante, constitue un art à part entière.

Propos recueillis par Marie Claudoy,
journaliste à La Vie

Les surfeurs veulent
garder pour eux
leurs endroits sauvages.
Mais cet égoïsme va
de pair avec le maintien
d'un équilibre écologique